

Les deux patries

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 36

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 4 septembre 1915 : Une première descente en Italie (suite). (V. F.). — La valse (Vigée). — Les deux patries. — Duè ganadois (David dao Teliet). — La clé des proverbes. — La cloche (Jean Destrelles). — On est d'ici (J. M.). — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (A suivre).

UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

III

ALLER dans le Midi pendant la canicule ? Quelle drôle d'idée !

Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette exclamation ! Certes, visiter par 30 degrés au-dessus de 0 des villes au pavé brûlant, est une jouissance relative. Mais il n'y a pas que des villes au sud des Alpes. En débouchant de la gorge de Ponte Brolla, comme on débouche sur Lavaux par le tunnel de La Cornallaz, s'offraient à nous, dans l'éblouissement inattendu d'un paysage tout de lumière, des bourgades de pêcheurs où les cyprès et les berceaux de vigne dans les cours faisaient de fraîches oasis d'ombre.

Nous soupions dans une de ces cours à la verte tonnelle, à Brissago, par un soir d'orage. Près de nous s'alignaient contre le mur une douzaine d'énigmatiques ballots. C'étaient, soigneusement cousus dans de la toile d'emballage, des plots d'un mètre de haut sur trente à quarante centimètres de côté, et à chacun desquels était fixée une paire de fortes bretelles. La curiosité nous les fit palper : ils sentaient le tabac. En face de nous, dans une salle à manger, dont la porte sur la cour était grande ouverte, des hommes jeunes et solidement bâtis, en manches de chemise, faisaient honneur à un repas en gaillards qui ont un bel appétit et la conscience à l'aise. De temps en temps, l'un ou l'autre s'avançait sur le seuil, et, tout en ayant l'air de compter les ballots, nous jetait un coup d'œil soupçonneux. Mais ce manège prit fin, lorsque l'aubergiste leur eut chuchoté en souriant quelques mots où nous devinâmes qu'il était question de notre présence. Un peu plus tard, après une dernière rasade et comme tombaient de grosses gouttes de pluie et que sur les monts le tonnerre grondait, tous ces hommes entrèrent dans la cour, chargèrent les longs paquets sur leur dos et s'éloignèrent à la queue leu leu, du pas souple et allongé des montagnards. A la rue, des femmes et des enfants les saluaient en leur souhaitant bonne chance. C'était, au sud de tout le village et à deux kilomètres à peine de la douane italienne, le départ d'une expédition de contrebandiers. Chacun d'eux emportait trente kilos de tabac. Grimant toute la nuit par des rochers connus d'eux seuls, ils allaient passer en Italie à la faveur des ténèbres et de la tempête. Nous apprîmes par notre hôte qu'ils nous avaient pris pour des mouchards au service de la gabelle royale et que ce fut lui qui les rassura.

La contrebande, dans ces régions, fleurit comme sous les châtaigniers fleurissent les cycla-

mens. Pour toute une partie du peuple italien de la frontière, c'est une institution quasi sacrée, menacée perpétuellement, hélas ! par le « rebut du genre humain », comme ils disent. Il est de fait que, sur ces rives, les douaniers sont cordialement détestés. Pour notre part, nous n'eûmes pas trop à nous plaindre d'eux : à bord du vapeur qui nous emmenait à Pallanza, ils fouillèrent consciencieusement nos sacs de touristes, mirent notre linge sens dessus dessous et se firent ouvrir jusqu'à nos petits rouleaux de conserves de potages, afin de s'assurer qu'ils ne recelaient ni montres, ni sucre, ni tabac ou chocolat ; tout cela avec une élégance de gestes que nous ne pouvions nous empêcher d'admirer.

Mais nous admitions bien autrement le panorama qui se déroulait devant nos yeux. Comme nous pûmes nous en rendre compte au cours de nouveaux voyages, le Verbano ou le lac Majeur est celui d'entre les lacs du nord de l'Italie qui rappelle le mieux le Léman.

Sans doute, plus vif est le coloris de ses villas et petites villes ; mais ses eaux ont le même bleu tendre que les nôtres, et entre elles et la silhouette de ses montagnes il y a cette même douce harmonie qui rend si parfaite la beauté de notre paysage lacustre et qui a fait dire à Eugène Rambert, dans le *Vieux Léman*, avant qu'il eût contemplé le Verbano à Pallanza :

Je n'ai rien vu qui te ressemble,
Rien qui soit beau de ta beauté,
Qui mêle ainsi, qui fonde ensemble
La douceur et la majesté.

A Pallanza, le hasard nous fit rencontrer un aimable homme, enfant de ces lieux, fixé depuis longtemps à Moudon et qui, chaque été, venait revoir la terre natale et caresser de ces flacons ventrus, à la robe de paille et au long col. Introduits par lui chez des parents, nous dûmes nous livrer à une étude comparative sur les mérites du Barolo, du Barbera, de la Freisa, du Nebiolo, du Grignolino, du Chianti, de l'Asti spumante, de certains crus de la Valtellina, tels que le Sasella, le Grumello et l'Inferno.

Comme bien on pense, ce dangereux examen réclama plus d'une séance et nous laissa perplexes. Il y a de très bons vins italiens, mais beaucoup ont quelque chose de sirupeux auquel le palais d'un Vaudois est réfractaire. Pour notre compte, nous nous accommodons mieux du léger vin du crû qu'on appelle le *vino salato* (vin salé) et qui ne vous laisse pas à la gorge un goût de fruit confit.

Ne médisons cependant pas du chianti authentique. Nous eûmes l'occasion, à plus d'une reprise, d'en tâter entre Pallanza et Macugnaga, au pied du Mont-Rose. Car c'est par les Alpes que nous regagnâmes nos pénates, après avoir flâné tout autour du lac Majeur. En ce temps-là, la voie ferrée du Simplon étant loin d'être posée, on se rendait dans la vallée d'Ossola au moyen de voitures, qui soulevaient d'épais nuages de poussière. Des gamins, nu-pieds, couraient et se chamaillaient dans ces tourbillons, pour ramasser les sous de cuivre jetés par les voyageurs. On roulait ainsi jusqu'à Ornavasso,

station du chemin de fer Domo d'Ossola-Arona. Quelle bonne chaleur dans cette plaine, le long de la Tosa ou Toce ! Jadis, sur la route poussiéreuse que nous suivions, passaient les diligences du Simplon, conduites par des postillons suisses. L'un de ceux-ci, M. Serex, mort à Lausanne il y a deux ou trois ans, fit longtemps ce service. Nous nous souvenons l'avoir entendu parler avec bonheur de ce pays, où selon lui il n'y avait pas de voleurs et où le vin ne coûtait que quelques sous le litre.

(A suivre)

V. F.

LA VALSE

L'orchestre enfin soupire une molle cadence. On attendait la valse, et la valse commence, Ce ne sont plus ces pas, ces bonds impétueux ; La scène va changer. En marchant deux à deux, Lentement du parquet on mesure l'espace ; Mais, déployant soudain sa souplesse et sa grâce, Au signal qu'on recoit, qu'on donne tour à tour, De vingt cercles pressés on décrit le contour. La beauté, que dès lors le plaisir environne, Au bras qui la soutient mollement s'abandonne ; Une tendre langueur se répand sur ses traits, Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits ; Sa bouche, de l'amour semble aspirer les flammes, Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes. Je n'ai pas leur secret, mais dans mon jeune temps, Je pense que par goût j'aurais valsé longtemps.

VIGÉE.

Trois beaucoup et trois peu font la perte de l'homme : beaucoup parler et peu savoir, beaucoup dépenser et peu avoir, beaucoup présumer et peu valoir.

Vieux pot, bonne soupe.

LES DEUX PATRIES

On a bien souvent discuté patriotisme, en Suisse, surtout depuis la guerre et les malentendus que la divergence des races et des sympathies a provoqués entre nous. Peu à peu, cependant, ces malentendus se dissipent ; nous nous ressaisissons et le sentiment national reprend le dessus. Des sociétés se sont fondées dans le dessein louable d'affermir, en le caractérisant mieux, ce sentiment national suisse, si particulier, en raison de la composition très particulière, elle aussi, de notre pays.

Un étranger, un Français, qui a longtemps habité la Suisse — le canton de Vaud — qui en avait admirablement compris les institutions démocratiques, et apprécié les attraits naturels, Emile Javelle, nous donne, dans une belle page sur Salanfe (Valais),¹ qui nous retombe sous les yeux, une éloquente leçon de patriotisme.

« Salanfe est un site qu'il faut comprendre, mais rien aussi n'est plus facile pour qui aime la nature. Il se peut qu'à une première et rapide visite la poésie en échappe ; mais si l'on y revient, si l'on s'y repose une heure au bord des limpides ruisseaux, alors que la plaine est solitaire et les

¹ Emile Javelle. — *Souvenirs d'un alpiniste*. Payot et Cie, éditeurs, Lausanne.

troupeaux descendus; si, surtout, regardant l'ombre monter et le soleil rougir les cimes, on y attend la venue de la nuit, Salanfe parle, alors, et le plus insensible en comprend la poésie; poésie d'antique solitude et de sublime silence; poésie qui fait rêver qu'assistant au premier âge du monde on est l'Adam de la création nouvelle, ou que, dernier survivant des générations éteintes, on est resté seul avec la nature et Dieu.

» Ah! s'il est un pays où l'on se surprenne parfois à dire: *Ubi bene, ibi patria*, c'est bien celui qui renferme, au sein de ses libres montagnes, ces sites enchanteurs, ces sublimes vallons. Plusieurs pourront m'en blâmer, mais si le sort m'exilait aujourd'hui sur quelque page lointaine, je sens que j'aurais à pleurer deux patries.

» Rochers brunis, sombres forêts de mes Cévennes, où s'est abritée mon enfance, jamais, certes, vous ne sortirez de mon souvenir; toujours, en moi, il y aura quelque chose qui vibrera à votre nom; enrichi même des grands souvenirs des Alpes, je laisserai plus d'une fois errer ma pensée distraite parmi les genêts de vos montagnes, mais ce peuple que j'aime, cette liberté que j'ai apprise à chérir, ces Alpes que j'ai si souvent rêvées, et où, maintenant, il m'a été donné de passer de si beaux jours, ont vraiment une moitié de mon cœur. A toi, France, appartiennent ma jeunesse et mes premiers souvenirs; à toi ce qu'il y a de plus intime dans mon cœur et ma pensée; mais à toi, libre et belle Helvétie, je voudrais parfois donner le reste de mes jours. »

En chasse. — Deux chasseurs — dont un novice — sont en forêt. Chacun est à son poste, attendant l'occasion de faire feu.

Soudain, sur la route, tout là-bas, un lièvre de belle-taille, s'avance, insouciant du danger qui le menace.

Le chasseur novice l'aperçoit; mais il est trop éloigné de la bête pour la tirer. Son compagnon, plus rapproché, à la vue du lièvre, s'est prudemment et silencieusement dissimulé dans les broussailles, le doigt sur la détente.

Alors, le novice, à toute voix:

— Hé! François, où es-tu?... Dis-voilà, ce serait assez le moment de l'occuper de ce qui vient là-bas sur la route!

A cette exclamation, le lièvre dresse les oreilles, pointe, fait volte-face et disparaît dans le bois.

Et François, sortant de sa cachette, rouge de colère, à son compagnon, qui le rejoint:

— Magnu, va!

DUÈ GANDOISÈS

Djan à Derbon et sa bouéba.

Vaique dzo on'an que ellia guieral l'a quemincî, mâ quand vad-te itre finia? Nion n'ein sâ ren.

Lé sordâ dé per tzi no, qu'étiat révegnâ lou quatrou dé marse sont dzo rêtornâ ai frontièras dâ grand tîmps. Lé derrai dzo daô mâ défévrâ, lein a passâ bin dou régiment dévânt tzi no, allâvânt tî à Lozena po la parâda dévânt lou gènéra. Martzivânt dein onrudou patregot. L'ein a zu qu'auqué z'on de noutron carrou que se sont immodâ po veire ellia parâda su la plia-cetta dé St-Francois. L'ai az'u on n'homou dai z'inveron pâs mau imbètà persti Lozena. L'est ion que l'a lou diâblou dè menâ ion dè sé z'in-fan dein tî sé voyâdzou.

Por allâ vouâtî ellia parâda, nouïon Djan à Derbon l'a prai avoué li onna bouébeta dé naô ans, la Wilma. Se l'avai menâ lou premi boué-bou, Albey, que l'a quizenz ans et atant de croïdzene qu'on protïuren, on arai pu pardounâ, mâ onna bouéba dein onna cougna dinche fo le grantés dzins l'ont dza bin dè la pinnâ sè teri d'affère!

L'est pas l'imbara, mâ ellia parâda l'avai pâ pûre quemincî, que Djan à Derbon l'avai dzo sèna son infant per la vela. Demândâve à tot lou mondou aprî ellia bouéba, mâ nion n'ein savai ren. Mâ tot parai on brâvou gâpion l'a zu pedi daô pourou Djan que segotâve et l'ai a demândâ:

— Quelle robe a-t-elle mise, votre bouébe?

— Oh! bin, mossieu, elle avait mis une robe grise, couleu marron et pi des cançoens bleus que sa tante Zabeau lui avait donnés.

Metzi et sè choqués. — L'autro dzor, la Griton, la fenna à Metzi, fasai on détèrtin daô diâblis por cein que s'n'homme ne volliâ pas sè lavi lè z'ertès pu soveint. La Gritou l'avai ma fai bin rêson; l'est pas on plliési que d'avai on compagnon dè ellia sorta.

— Mâ qu'aich-te, bedoumâ, lâi repond Metzi; mâ lavâ lé pi que sant dza trû petits, vona sô-tant praô diuche dein mâ choquiées!

David daô Teliet.

La clé des proverbes.

Prendre quelqu'un sans vert, dit-on en proverbe, c'est-à-dire: « prendre quelqu'un au dépourvu ».

Cette expression vient d'un jeu qui s'était autrefois introduit dans la société, et qui consiste à prendre pendant tout le cours du mois de mai une personne sans quelque plante verte sur elle, n'eût-ce été qu'un brin d'herbe. On disait à qui l'on rencontrait: « Je vous prends sans vert ». Et s'il n'avait de quoi démentir l'apostrophe, il payait l'enjeu prévu.

La punition ordinaire, dans le petit peuple, était de recevoir un sceau d'eau sur la tête. Celui qui le versait disait en même temps: « Je vous prends sans vert ».

LA CLOCHE

(Légende de la Vallée de Joux.)

La charmante légende que voici a été publiée dans la *Feuille d'avis de la Vallée*. Le *Conteur* pouvait-il ne pas la saisir au passage?

Le ciel rougissait encore au couchant. Quelques étoiles s'allumaient là-haut. Tout était calme et doux. Pas un frisson sur le lac où se mirait la lune en une longue traînée blanche. Je m'assis sur une pierre, au bord de l'eau, au pied d'un énorme rocher descendant à pic. J'étais saisi devant cette grandeur, cette poésie du soir. Je ne sais pourquoi je me figurais que ce devait être ainsi, autrefois, alors qu'on croyait encore aux fées, aux esprits. Et je regrettais amèrement de n'avoir pu vivre à cette époque pleine de mystérieux...

J'entendis alors comme le son d'une cloche, un son très clair et très doux. Et tout à coup, je vis près de moi un moine, dans sa robe noire, qui se signait. Il était à tête nue et ses longs cheveux blancs retombaient en boucles sur ses épaules. Son visage était pâle et ses yeux noirs gerdus dans le vague, me semblaient doux, quand un éclair ne les faisait pas briller. Enfin, la cloche se tut. Après un moment, je dis au moine:

« Monseigneur, que faites-vous ici? et qui êtes-vous? Vous paraissez si vieux ».

Il me regarda et eut un triste sourire.

— « C'est vrai, dit-il, que je suis très vieux. »

— Mais, vous n'habitez pas ma vallée, dis-je, il n'y a pas de couvent.

Il reprit lentement:

— Je l'ai habitée une fois, il y a quelques siècles.

Je ne m'étonnai pas; j'étais dans le passé plein de miracles.

— Et pourquoi ne l'habitez-vous plus?

Le son de la cloche reprit soudain et le moine tomba à genoux.

— Prions, dit-il, en épelant son rosaire, prions, mon fils.

Puis il se releva et il me conta le récit que je dis de sa voix calme et profonde. Il ne s'interrompait que lorsque la cloche chantait sur l'eau, pour se mettre à genoux et prier.

— Distinguez-vous aux pâles rayons de la lune, cette tour qui se dresse de l'autre côté du lac? C'est le couvent dont j'étais l'abbé. Il était déjà ancien quand je vins l'habiter. La mousse déjà tapissait ses murs brunis. Il était tout entouré d'arbustes, de sapins, comme il y en avait dans toute la vallée d'ailleurs, qui n'avait été que très peu défrichée. Nous étions trois moines et moi. Tout le jour, nous allions couper des arbres et labourer la terre, interrompus seulement par les heures de prière. Le soir, nous chantions des cantiques, assis sur l'herbe où commençait à perler la rosée. Les hommes étaient peu nombreux dans cette contrée, mais ils nous aimaient bien et venaient souvent adorer Dieu dans notre chapelle.

— C'étaient les temps heureux, ô mon fils.

— Monseigneur l'évêque vint nous voir. Il savoura nos fruits, mangea du pain que nous avions pétri, but du lait de nos vaches. En retour, il nous donna une petite cloche d'argent, qui devait nous appeler à la prière. Je la pendis moi-même dans la tour et nous entendions matin et soir son timbre clair qui chantait dans la vallée. Elle savait être triste pour les glas, joyeuse pour les baptêmes, autoritaire pour les messes et personne ne pouvait lui résister.

Puis un jour, jour sombre. Il tonnait avec fracas. Le vent hurlait dans les sapins et j'entendais le lac gronder. Nous étions tous à l'autel, prosternés devant le Seigneur et sa sainte mère. La nuit vint et l'orage ne cessait pas. Tout à coup, j'entendis heurter à la porte. Je cours ouvrir et je distinguai à la lueur des cierges plusieurs hommes armés.

Le vent s'engouffrait dans la salle et faisait flotter toutes les tentures. La pluie aussi, par instants, m'inondait tout entier.

— L'abbé, dit l'un de ces hommes, il nous faut déloger. Le Seigneur du pays ne veut plus de moines ici.

— Comment, m'écriai-je, mais je suis dans la maison de Dieu et je n'obéirai qu'à Dieu.

— Voulez-vous résister? s'écria cet homme et il s'avança vers l'autel, sans respect, avec un air farouche. Je vis qu'il s'emparait du Christ d'ivoire et qu'il allait le lancer dehors. Alors, saisi d'une sainte ardeur, exaspéré par l'impudence de cet homme, je m'emparai de l'ostensoir et le fendis le crâne. Ses compagnons voulurent percer de leurs épées, mais les moines me défendirent avec courage. Au milieu de la lutte, j'entendis soudain la petite cloche qui carillonnait avec furie. Je ne fis qu'un bond jusque dans la tour. Laisser cette cloche aux mains de ces hommes qui nous attaquaient. La cloche de Monseigneur! Je la pris sous ma robe et m'enfuis dans la nuit. Dérochant une barque au rivage, je me laissai entraîner par les vagues. Arrivé au milieu du lac, je lançai en pleurant la cloche dans l'eau.

Le moine s'arrêta un instant. Il pleurait et la cloche sonnait plus doucement, doucement.

Enfin il reprit:

— O mon fils, le couvent fut à moitié détruit, mes trois frères furent tués et moi je m'enfuis dans le jour sombre. Le soir, m'étant assis au pied d'un arbre pour me reposer, je crus entendre une voix qui me parlait.

— Frère moine, tu as tué! Tu as commis un crime horrible. Il te faut l'expier. Tant que la cloche d'argent de Monseigneur sonnera, tu mourras pas et tu iras de ville en ville faire du bien.

— Ce fut ainsi, mon fils. Voilà des siècles que j'erre par le monde, toujours seul. Chaque an-